

laquelle nous élevons la voix plus que sur les autres ; que cette syllabe est la dernière du mot, quand le mot finit par un son plein, l'avant-dernière, quand il finit par une syllabe muette ou atone ; enfin que cette syllabe sur laquelle on élève la voix est dite *accentuée*, que c'est sur elle que porte l'*accent tonique*.

Mais ce n'est pas tout encore.

Écoutez deux personnes qui causent ensemble et qui, par exemple, ne sont point du même avis. Supposez que votre camarade vous dise : « Je te dis que je suis plus fort que toi, » et que vous lui répondiez : « Toi ! nous allons bien voir ! » croyez-vous que, dans votre réponse, vous ayez prononcé le mot *toi* de la même façon que votre camarade quand il affirmait la supériorité de sa force sur la vôtre ? Évidemment non. Votre camarade a haussé la voix sur le mot *toi*, parce que ce mot, d'une seule syllabe (monosyllabe) et forme d'un son plein, porte en lui-même son accent tonique, accent non plus visible par le voisinage du mot que, très-étouffé, presque muet, et vous disant quelque chose qui certainement ne devait pas vous être fort agréable, il a voulu marquer avec une certaine énergie son affirmation par l'expression de sa voix, par une élévation du ton dans lequel il vous parlait. Mais vous l'avez haussée encore bien plus que lui, parce que vous avez prononcé ce mot *toi* avec le ton de la surprise, de la colère, du dédain, et que vous avez en quelque sorte chargé ce mot, qui est le signe de votre pensée, de transmettre au dehors l'émotion que vous a causée l'affirmation de votre camarade.

Supposez que notre inspecteur fût venu ce matin à l'école quand nous y entrions en chantant, comme nous avons coutume de faire, et qu'il eût été satisfait de la manière dont vous chantiez, il aurait pu, n'est-il pas vrai, vous dire, pour vous témoigner sa satisfaction : « Mes enfants, je suis entré ce matin au moment où vous chantiez, et votre chant m'a fait grandement plaisir. » Certainement, notre inspecteur, en nous disant cela, eût appuyé sur ces mots : *vous chantiez*, pour bien préciser son idée, pour nous indiquer le moment où il nous aurait entendus chanter, mais sans toutefois donner à sa voix, en les prononçant, plus d'intensité que quand il vous aurait dit, par exemple : *je suis entré ce matin*. Mais reportez-vous maintenant à la petite fable de la Fontaine que nous avons apprise hier : *La Cigale et la Fourmi*. Et rappelez-vous la conversation qui termine cette fable. La fourmi qui n'aime pas à prêter, ne se sent pas du tout disposée à écouter favorablement la demande que lui a faite la cigale. Tout au moins veut-elle savoir si l'emprunteuse mérite qu'on ait confiance en elle. Et elle l'interroge sur sa conduite passée : « Que faisiez-vous au temps chaud ? » C'est comme si elle lui disait : « Voyons ? au temps chaud, quand tout le monde travaillait, quand je travaillais, moi, pour remplir mon magasin, comment occupiez-vous vos journées ? » La cigale comprend l'intention, et, comme elle n'a pas sur ce point la conscience bien nette, elle répond timidement, à demi-voix : « Je chantais, ne vous déplaît-elle ? » Mais vous comprenez, à cette réponse, toute la colère, tout le mépris qu'éprouve la fourmi pour cette paresseuse, pour cette imprévoyante, pour cette vagabonde, qui chantait quand elle aurait dû faire toute autre chose, en suivant les bons exemples qu'elle-même, la fourmi, lui avait donnés, et qui vient demander l'aumône maintenant. Vous comprenez aussi avec quel empressement elle saisit le prétexte qu'elle a son « gosse » la mauvaise conduite de la cigale pour lui refuser le secours. Et il y a de tout cela, de la colère, du mépris, de la moquerie, du contentement de soi-même dans ces mots qu'elle répond à la malheureuse cigale : « Vous chantiez ! » et le reste. Comparez maintenant le ton avec lequel la fourmi de la Fontaine doit prononcer ces mots : *vous chantiez*, et celui qu'aurait pris notre inspecteur pour prononcer ces mêmes mots dans le petit compliment à notre adresse que j'imaginai tout à l'heure. Vous en sentirez bien certainement toute la différence.

Le ton sur lequel vous prononcez un même mot ou une même réunion de mots peut donc, mes enfants, être très-divers, suivant le rôle que jouent ces mots, quand vous parlez, par rapport à l'idée, au sentiment que vous voulez exprimer ; c'est là encore un autre genre d'accent que les mots comportent ; c'est celui qui a l'importance la plus grande dans la conversation ; celui, d'ailleurs, à l'influence duquel on obéit le plus naturellement quand on exprime ses propres idées, quand on éprouve une impression plus ou moins vive, une émotion, une passion violente, et qu'on veut communiquer à autrui ce que cette impression, cette émotion, cette passion vous fait éprouver. C'est cet accent qui fait que, spontanément, on abaisse la voix quand on est triste, qu'on l'élève quand on est en colère, qu'on la précipite quand on est surpris, etc., etc. Mais ce qu'on fait de soi-même et sans efforts quand on parle pour son compte, quand par besoin ou par occasion on a à transmettre au dehors ce que l'on pense, ce que l'on désire, ce que l'on éprouve, on le fait beaucoup moins aisément quand il s'agit de traduire, au moyen de sa propre parole, les idées, les sentiments, les passions d'autrui, par exemple, dans la lecture. Et pourtant, une lecture n'est claire, n'est intéressante qu'à cette condition. Si, quand vous lisez, vous ne dites pas les mots que vous prononcez avec l'intonation convenable, si vous ne vous identifiez pas, pour ainsi dire, avec ce qui est

écrit dans votre livre, prenant pour vous-même les idées, les sentiments qui y sont exprimés, vous supposant à la place de celui qui parle, et parlant en son nom comme lui-même aurait dû parler, les mots cessent d'être pour vos auditeurs les signes des pensées, ce ne sont plus que des sons juxtaposés qui vous arrivent aux oreilles les uns après les autres, mais dont on ne comprend pas bien toute la valeur, qui sont incapables de fixer l'attention, d'attacher et de captiver.

Il faut donc, mes chers enfants, quand vous lisez, quand vous racontez, quand vous récitez, rendre, suivant le terme en usage, votre diction *expressive*, on l'accentuant, en lui donnant cet accent qui n'est plus l'accent grammatical, marquant les longues et les brèves, ni l'accent tonique, portant sur certaines syllabes, mais qui est l'accent naturel de la conversation, du discours, et que les grammairiens appellent à cause de cela l'*accent oratoire*.

— *Manuel général de l'instruction primaire.*

Exercice de langue française.

MÉTÉE.

(Suite).

Une autre preuve de la bonté et de la sagesse du Créateur se trouve dans le fait que la glace, au lieu de tomber au fond de l'eau, flotte à la surface. Ce phénomène résulte de ce que l'eau, en se congelant, augmente de volume au détriment de sa densité et devient, par conséquent, plus légère. Cette différence, dans le poids, pour une quantité donnée, est de un huitième à un quinzième, suivant la composition de l'eau.

Si la glace, au lieu de flotter à la surface, descendait au fond, il arriverait que les cours d'eau, les rivières, les fleuves, auraient, sur leur lit, une couche de glace qui irait toujours s'accumulant, et finirait par chasser les eaux tout-à-fait hors de leurs rives. On voit de suite quels épouvantables résultats cela pourrait amener. Nous n'aurions pas, d'ailleurs, ces belles routes de glace qui facilitent tant le commerce, durant l'hiver, et la navigation serait également arrêtée par le danger qu'il y aurait pour les vaisseaux de se briser contre des bancs de glace cachés sous la surface des eaux.

Dieu a donc bien fait tout ce qu'il a fait ; et celui qui étudie la nature trouve à chaque instant des motifs à adorer Dieu dans son incomparable grandeur, à le remercier dans son inépuisable bonté.

Ajoutons maintenant quelques détails sur les propriétés et l'utilité de la glace. L'eau, en se congelant, a une force d'expansion presque irrésistible. Emplissez d'eau une bouteille, puis exposez-la au froid. Quand la température de l'eau se sera abaissée jusqu'à un certain point, le liquide se contractera, puis, arrivé au point de congélation, il se dilatera avec beaucoup de force et cassera votre bouteille, quelque forte qu'elle soit. On a ainsi fait éclater des obus d'une épaisseur énorme. En plusieurs endroits, on se sert de cette force expansive de la glace pour fendre des bûches de bois, des quartiers de roc. La glace sert à conserver les choses qui se gâtent à la chaleur, comme les viandes, le poisson, et à une infinité d'autres usages. A St. Pétersbourg, on a construit un palais tout en glace. Dans les pays boréaux, les habitants font leurs maisons avec de la glace ; leurs vitres sont faites avec la même substance. L'eau en se congelant, subit les mêmes changements que par l'évaporation ; elle dépose tous ses sels. Ainsi, quoique l'eau de mer soit salée, la glace qui s'en forme est parfaitement douce.

Explications. — *Preuve* : ce qui établit la vérité d'une assertion, d'un fait. — *Sagesse* : nous ajouterons, au sujet de ce mot, qu'il a une origine commune avec *savoir*. — *Tomber* : être entraîné du haut en bas, par son propre poids. — *Surface* : superficie, face extérieure d'un corps. — *Fond* : l'endroit le plus bas d'une chose ergée. — On dit le fond de l'eau par intonime, en prenant le contenu pour le contenant. — *Phénomène* : (du grec *phainomai*, j'apparaissais) tout ce qui, dans la nature, frappe les sens d'une manière extraordinaire, et nous surprend. — On appelle aussi phénomène une personne, qui possède des